

mière se condense en un nuage immobile, ça va encore. On peut suivre les signaux lentement faits. L'é-té, on n'en voit pas toujours au-tant, quand passe le sirocco. Un sa-cré brouillard de sable, celui-là. Oui, tout ça ne vaut pas les beaux feux clairs, puissants, de l'Oued R'rhir. Il n'y a pas tant de mirage par là-bas. Ils n'ont qu'à mettre l'œil à la lunette.

Pierre descendit. Le caporal et les deux hommes avaient repris leur faction.

—Qu'on aille me chercher Ahmar, dit-il.

Un homme partit en courant. Quand le spahi parut, glissé en le cadre étroit de l'ouverture, montrant sa face bronzée, sombre, parmi ces êtres pâles, chétifs, qui étaient là, attentifs, ne sachant ce que cela voulait dire, Pierre dit lentement :

—Tu vas partir de suite pour El Berd. Il le faut absolument. Le feu restera allumé toute la nuit pour te guider. Tu y arriveras demain matin. On te donnera de la quinine. Prends-en beaucoup. Repose-toi quatre heures, toi et le cheval. Et puis reviens... Tu vois ce que je veux ?...

Et il montra Farou. Le spahi s'inclina :

—Ah ! "li por bougre", murmura-t-il. Je pars.

—Bien... Attends, on n'a plus besoin de moi, ici... Ramène-moi au bordj. Mes affaires sont arrivées ?

—Oui, lieutenant, le convoi est là. Tout est prêt. Tu pourras manger.

Manger ? C'est vrai... Il n'avait pas mangé. Est-ce qu'il avait faim ?...

Il regarda sa montre. Il était dix heures.

Autour de lui les télégraphistes s'étaient levés. Ils avaient compris. Leurs faces crispées s'étaient détendues. Quelques-uns souriaient. Il n'y avait plus d'abattement en ces pauvres regards, mais une espérance, une joie, qui les prenait lentement. Puis c'était comme une touchante affection, un désir de témoigner, de dire leur reconnaissance qui les poussait vers lui. Il y avait des larmes au bord des cils et leurs voix tremblèrent un peu quand ils lui dirent : merci.

Et, en s'en allant, Pierre leur avait tendu la main, à tous. Autour de ce lit d'agonisant, il n'y avait plus

ni supérieur, ni inférieur. Il n'y avait que des âmes douloureuses, des êtres sentant venir l'effroi, l'épouvante de la mort en la solitude énorme où ils vivaient, passer dans la détresse des horizons immuables où se perdaient chaque jour leurs pauvres rêves obstinés. C'étaient des êtres obscurs, très jeunes, donc très bons ; des humbles, êtres de tout dévouement et d'abnégation silencieuse que le service avait liés, menés là... et oubliés.

Que savait-on, en effet ? Quand on parlait d'eux : "Un tel est dans le Sud, disait-on." Et c'était tout. Il fallait bien qu'il y en eût puisque la France s'étendait jusque-là. Nul ne pouvait trouver cela étrange. Eux-mêmes — braves gens ! — pensaient ainsi. Ils faisaient leur temps comme les autres.

En s'en allant dans la nuit, vers le bordj, guidé par le spahi, Pierre songeait à toutes ces choses qui, ici, dans le désert mort, prenaient une si émouvante beauté.

Oui, tous ces malheureux étaient bien des petits soldats de France, frères de ceux qu'il avait appris à connaître et aimer, dans son ancien régiment, là-haut, très loin d'ici.

Et un peu de fierté lui venait d'avoir su, parmi eux, se trouver un rôle de bonté et de justice, d'avoir donné à son existence inquiète ce but, cette solution qui lui donnerait peut-être un jour plus d'espérance et de foi en la vie.

VIII

...De temps à autre, Farou s'arrêtait de parler... Une lassitude le prenait. On le voyait à certain mouvement des paupières, plus fréquent à mesure que la fatigue augmentait... Il respirait lentement, les lèvres entrouvertes... Sa parole devenait lente, difficile. La langue s'embrouillait, hachait les mots... Ce n'était plus que des notes, des sons indistincts haletés dans la poussée de la fièvre... Alors il tournait la tête vers le mur, l'inclinait un peu sur l'épaule et s'en allait dans un demi-sommeil calme d'être abattu où passait très peu de souffle.

Le caporal assis tout près, semblait continuer d'écouter encore toutes ces choses naïves, si touchantes que le

malade venait de conter, pauvres choses qu'il avait dû leur avoir déjà dites maintes fois. Et ce n'était que bien longtemps après que Farou s'était endormi qu'il se reprenait, faisait un premier mouvement. Tout de suite ses yeux s'en allaient vers Pierre. Et sous l'interrogation muette du regard de son chef il inclinait la tête, acquiesçant, murmurant tout bas, d'une voix frêle, décolorée :

—Oui... je, sais... je sais déjà tout cela.

De l'autre côté au pied du lit, un autre était assis sur une chaise. Pelotonné sur lui-même, à cause du froid, il se tenait la tête à deux mains, les coudes sur les genoux remontés, les pieds calés sur les hauts barreaux de la chaise. Il ne bougeait pas, lui non plus. Son regard immobile, sans avoir, était plein de cette infinie détresse qu'ils ont tous ici, au fond de leurs pupilles tranquilles. Lui aussi, sans rien déranger de sa pose, sans qu'un muscle bougeât en son visage, dit lentement :

—Oui... je, sais... je, sais...

Alors Pierre, comme lui, prenait sa tête à deux mains et regardait dans le vide... regardait le malade endormi, cette pauvre forme grêle saillant à peine sous les couvertures... C'est étonnant comme ce corps paraissait mince, long, et si peu de chose !..... Est-ce que quand on meurt on se réduit ainsi ?... Et cette laine brune, si banale des lits militaires paraissait minable, sentait toutes les misères de l'hôpital et la mort obscure, très pauvre, ainsi posée sous la lueur chétive d'un jour d'hiver.

Il songeait aussi, faisait comme les autres.

Il s'efforçait surtout à ne pas laisser s'abattre en lui cette douleur qui planait en ce pauvre réduit. Il devait rester fort. Il fallait qu'il le fût, quand même, lui, le chef, le père de tous ces malheureux, seuls devant l'infini immuable, terrifiés, sentant venir la mort sur l'un d'entre eux. Alors il cherchait à se rappeler des choses heureuses, des choses de jadis, de France...

Il revoyait les grandes allées vertes de Lestrac, les déesses de marbre blanc posant sur l'ombre des massifs la grâce de leurs gestes et de